

# PARTIR ... ET REVENIR

## Partir, une expérience fondatrice

Dans la Bible, l'aventure de l'humanité commence lorsque l'homme et la femme quittent le jardin, partent et vont ainsi réaliser ce à quoi ils sont appelés. Elle continue avec Noé obligé de partir à l'aventure, sur les eaux, sans savoir où et quand cela s'arrêtera, et cela débouche sur une alliance. On peut aussi évoquer les hommes de Babel, que Dieu disperse sur toute l'étendue de la terre. Tous ces départs forcés, ces « exils » sont le passage obligé pour répondre au projet d'humanité que Dieu façonne en même temps qu'il façonne l'homme et la femme. *« Je connais des bateaux qui restent dans le port De peur que les courants les entraînent trop fort Je connais des bateaux qui rouillent dans le port À ne jamais risquer une voile au dehors »* (Mannick).

À nouveau après Noé c'est comme si tout s'arrêtait, et il faut le départ d'Abraham pour que l'humanité reprenne sa marche. *« Pars de ton pays... pour le pays que je t'indiquerai »*, (Gn 12), un appel qui le pousse à rompre avec son passé, ses habitudes, ses projets, et qui le poussera ensuite à renoncer même à son avenir lorsque Dieu lui demandera de sacrifier son fils. Quitter en hébreu n'indique pas qu'un déplacement géographique, il s'agit plus d'un cheminement intérieur, de devenir ce que l'on est, de découvrir qui l'on est. *« Pour le hassidisme, chaque personne née en ce monde représente quelque chose de nouveau, quelque chose qui n'existait pas auparavant, quelque chose d'original et d'unique. Chaque homme pris à part est une créature nouvelle dans le monde, et il est appelé à remplir sa particularité en ce monde. La toute première tâche de chaque homme est l'actualisation de ses possibilités uniques, sans précédent et jamais renouvelées, et non pas la répétition de quelque chose qu'un autre, fût-ce le plus grand de tous, aurait déjà accompli. C'est cette idée qu'exprime Rabbi Zousya peu avant sa mort : « Dans le monde qui vient, la question qu'on va me poser, ce n'est pas : pourquoi n'as-tu pas été Moïse ? Non, la question qu'on va me poser, c'est : Pourquoi n'as-tu pas été Zousya ? »* (Martin Buber).

Puis c'est Moïse et l'aventure du peuple hébreu qui quitte l'Égypte « pour un beau et vaste pays où coulent le lait et le miel ».

Qu'est-ce que partir ? C'est quitter, s'arracher ou être arraché à ce que l'on connaît, et que souvent on regrettera (le peuple hébreu voudra revenir aux oignons d'Égypte), c'est se déraciner en quelque sorte.

Un arbre déraciné ne peut que s'enraciner à nouveau, ou mourir. Comment s'enraciner puisqu'on part du principe que l'on ne veut pas mourir ? Qu'est-ce que cela suppose ? Cela suppose de désapprendre pour réapprendre. Quand on part, d'une certaine façon on redevient un enfant, (cf. Nicodème) puisqu'on doit tout apprendre : on est sans repères d'aucune sorte, on ne reconnaît plus les lieux, les paysages, les climats, les personnes, les goûts, les odeurs, la nourriture, les codes de conduite, les gestes, les rites, les références, et parfois on doit apprendre aussi une langue nouvelle... Même quand on ne doit pas apprendre une autre langue, on doit de toute façon l'utiliser autrement, puisque les mots ne signifient pas forcément la même chose qu'en « français de France » !

Qu'est-ce qu'on apprend quand on accepte de désapprendre ? On apprend à relativiser... ses connaissances, ses certitudes, sa culture d'origine. On apprend le dépouillement, on apprend une autre forme de communication dans la distance. On apprend que ce qui nous semblait indispensable ne l'est pas forcément tant que ça. On apprend à écouter, et donc à se taire, sans a priori, sans préjugés, parfois sans pouvoir exprimer ses étonnements, dans le respect.

Dans cette écoute, on apprend à reconnaître de nouveaux lieux et paysages, de nouvelles personnes, odeurs, nourriture, des gestes, des rites, des références. Et peu à peu on trouve de nouveaux repères, on découvre qu'on peut s'enraciner dans un nouveau terrain ; parfois on se retrouve enraciné sans savoir comment cela s'est produit, et on se trouve des racines plus étendues que ce que l'on imaginait !

*Nos racines ne sont pas dans notre enfance,  
dans le sol natal, dans un lopin de terre,  
dans la prairie enclose  
où jouent les enfants de la maternelle.  
Nos racines sont en chaque lieu  
que nous avons un jour traversé.*

*Ainsi, comme le gratteron, croissons-nous  
en nous agrippant ici et là.*

*Et ces chemins qui serpentent sans fin,  
et ces forêts bleuisant dans le lointain  
— sans parler des montagnes de nos rêves —,  
les lieux étrangers et les noms étrangers,  
deviennent nôtres et de nouveau étrangers.*

*Ils ne nous quittent pas pour de bon.  
Soudain la canne du marcheur reverdit,  
et prend racine, et refleurit.*  
Karl RISTIKIVI poète estonien

Et puis un jour, parce qu'on l'a choisi ou parce qu'on y est poussé par les circonstances, par l'âge, la santé, un jour on revient...

Mais revenir c'est à nouveau partir. C'est encore quitter, se dépouiller, désapprendre, perdre ses repères... C'est à nouveau se sentir déraciné, puisqu'on s'est enraciné ailleurs... C'est s'entendre demander par les autres, quand on dit : chez moi, si ce chez moi est ici ou là-bas... et se dire qu'en effet on se sent plus chez soi dans cet ailleurs d'où l'on rentre que dans son propre pays auquel on se sent étranger...

On revient donc avec des sentiments, des émotions contradictoires. Et le choc que l'on a peut-être vécu en arrivant dans un autre pays, on le revit en rentrant chez soi... « *Plus on part longtemps dans un milieu culturel différent du sien et avec une forte implication dans le pays d'accueil, plus le choc du retour est important* » (Marc Doucet). Dans ce choc culturel inversé que l'on expérimente parfois au retour, il y a un certain nombre d'étapes dans lesquelles on peut se reconnaître. Si ce choc peut exister, c'est parce que ceux qui partent pour un long séjour à l'étranger vivent une véritable expérience de découvertes extérieures et intérieures. Les implications sont telles que, souvent, elles peuvent provoquer des conséquences plus ou moins prévues au retour. On sait qu'une adaptation est nécessaire quand on part à l'étranger. Cependant, la réintégration demande aussi une période d'adaptation. Ce décalage entre les attentes au retour et la réalité peut provoquer un ensemble de symptômes qui font partie de ce qui est appelé le choc du retour. Cette transition peut donner lieu à des changements significatifs. Par exemple, les valeurs, les relations et les choix de vie peuvent avoir été modifiés durant le

temps en mission et doivent être intégrés à la vie « ordinaire ». Toutefois, les difficultés auxquelles on s'expose lors de cette période de réadaptation ne constituent presque jamais une source de regrets, surtout devant l'extraordinaire expérience que représente la mission.

### **1. La préparation du retour**

Les étapes du retour, aux niveaux psychologique et émotionnel, commencent durant les semaines qui précèdent le départ. Avant de quitter le pays dans lequel on a vécu, on est très occupé par des rangements, et surtout des au revoir. On salue des gens que l'on ne reverra peut-être jamais et on visite des endroits que l'on n'aura plus l'occasion de revoir. Quand on pense à son pays, et c'est peu parce qu'on est occupé à autre chose, on anticipe très positivement les moments qui suivront le retour. On imagine les retrouvailles avec la famille, les amis, la communauté, peut-être ce qu'on va manger, les films qu'on va voir, les endroits où l'on pourra retourner, etc. Au plan émotionnel, les sentiments peuvent être ambivalents. D'une part, la joie de revoir bientôt ses proches ; d'autre part, la tristesse de quitter définitivement les gens qui ont fait partie de notre vie.

### **2. La lune de miel**

Ce sont les semaines qui suivent le retour. Ces semaines sont près de la perfection : les choses se déroulent en général comme on l'avait imaginé. Les gens sont contents de nous revoir et nous, heureux de les rencontrer. C'est une période euphorique. D'un endroit à l'autre, on s'intéresse à nous, on est le centre d'attention, on nous pose des questions, on regarde les photos. Ces contacts sont si chargés d'émotions que l'on ne remarque pas tout de suite les changements qui ont pu se produire chez les autres, dans son milieu, ou en soi-même. On n'a pas le temps de penser à ces changements, ni à ceux que l'on a laissés au loin et que l'on ne reverra peut-être jamais. On en profite pour faire tout ce qui nous manquait : voir des films, manger des plats français, parler français... On est dans une période qui ressemble à des vacances, sans trop de préoccupations... Les décisions ne sont en général pas à prendre immédiatement.

### 3. Le choc du retour

La lune de miel ne peut se prolonger indéfiniment. C'est quand la réalité de la vie nous rattrape que survient le véritable choc du retour. Ce contact avec la réalité advient habituellement quand la tournée des visites est complétée et que les gens sont de nouveau habitués à notre présence. Pour la famille, la communauté et les amis, la magie est passée. Ils ont vu nos photos de voyage et s'intéressent moins à notre expérience. Ils considèrent que le temps « ordinaire » est revenu. Mais pour nous, ce n'est pas terminé. Nous pouvons souffrir et nous questionner, les gens croient que nous allons bien.

Alors peut commencer la période des jugements. On porte un regard critique sur ce qui nous entoure et on pense avec nostalgie au pays où l'on a vécu. Cela dépasse les comparaisons entre deux cultures. Par exemple, l'étudiant/e revenant d'un pays pauvre remarquera seulement le gaspillage et la consommation comme valeur de sa société et repensera avec nostalgie au type de partage dont il ou elle a été témoin durant son voyage. Les souvenirs, même les moments plus difficiles, deviennent magiques, parce qu'ils sont inatteignables, alors que ce qui est accessible ici perd sa valeur. Des souvenirs, parfois anodins, sont idéalisés et ce qui est vécu ici est déprécié. Un manque d'objectivité qui peut devenir agaçant pour les proches, surtout quand ils peuvent être visés par ces jugements. Cela n'est pas attribuable à des éléments culturels, mais à l'état émotionnel instable dans lequel on se trouve. L'autre pays nous manque et l'on est ambivalent face à l'avenir ici. Cette distance permet un regard critique sur son milieu, ce qui implique un réaménagement des valeurs ou une consolidation de l'identité. Par exemple, après avoir vu d'autres habitudes de vie ailleurs, certaines personnes vont diminuer leur consommation et inciter leurs proches à recycler davantage. *« Au retour ici, surtout quand on est allé en Afrique ou en Amérique du Sud, la vie nous apparaît souvent monotone, trop portée sur la consommation. Cela nous frappe aussi de voir que l'on ne parle même pas à nos voisins quand on revient d'un pays où la vie communautaire est plus riche que dans nos grandes villes qui nous apparaissent plus impersonnelles. »* (Marcel Bernier)

Cette période de transformation au cours de laquelle on réalise à quel point l'on a changé est marquée par la perception de vivre en marge. On ne s'identifie plus comme avant à sa culture

d'origine et on sait très bien que l'on n'appartient pas à celle du pays de mission, ce qui donne la perception de n'être chez soi nulle part, d'être étranger partout. On se sent comme un extra-terrestre, un hybride culturel : divisé entre deux cultures, sans vraiment se reconnaître dans l'une ou dans l'autre, on ne trouve pas tout à fait sa place. *« Concrètement, c'est lorsque vous visitez des endroits qui devraient vous être familier mais ne le sont plus, lorsque vous interagissez avec des personnes de votre entourage avec qui vous devriez vous sentir à l'aise mais vous ne l'êtes pas ou encore lorsque vous faites face à des situations que vous pourriez résoudre facilement et simplement mais vous ne le pouvez pas. Autant de situations inconfortables et frustrantes car l'on pense que l'on ne devrait pas les vivre puisqu'on est « à la maison » ! »* Alors peut survenir le doute, la tristesse. On est dans des symptômes propres au choc du retour.

#### **4. La réintégration**

Habituellement, c'est lentement et sans s'en apercevoir que la réintégration s'installe. Le stress, la résistance, le doute et l'isolement propres à l'étape du choc du retour ont une fin. Tranquillement, on arrive à se sentir chez soi, on admet plus facilement que plusieurs choses sont très bien ici. Comment ce changement est-il survenu ?

Avec le temps. Probablement plus de temps que prévu, ce qui cause une bonne partie des difficultés. Nous croyons, les autres aussi, que nous allons être bien dès l'arrivée. Mais ça ne va plus parce qu'on a changé, ou parce qu'on ne veut pas redevenir l'ancien soi. Il s'agit alors de se donner le temps de trouver ce qui nous convient vraiment. Avec le temps qui a passé, le monde qui nous entoure est redevenu familier et on s'est organisé une vie qui contient ce que l'on a rapporté. Nous avons une attitude plus objective et dégagée face aux souvenirs et retrouvons un intérêt pour des sujets qui n'ont pas de lien avec la vie à l'étranger. Nous ne nous sentons plus coincé entre deux cultures. Le deuil à traverser est accompli dans un choix libre de valeurs, de souvenirs et de relations des deux mondes connus.

Au bout de tout ce processus, le résultat est le même, on se sent en harmonie avec le fait de penser à un autre monde alors que notre vie est ici. Nous passons de « là-bas OU ici » à « là-bas

ET ici ». C'est donc avec un décalage important, de façon subtile et inattendue que nous avons le sentiment d'être enfin revenu chez nous.

*« Maintenant, je dois avancer, créer des choses, vivre une aventure, mon aventure, ici-même, pleinement. Mais je ne m'endors jamais sans rêver à l'Arabie ».* Ronald Blythe, Akenfield

*« Je découvre comment les lieux dans lesquels j'ai vécu, les paysages que j'ai contemplés sont comme le prolongement de mon corps. Tout cela s'est éloigné de moi. Je me vois comme un arbre ébranché ; disons plutôt comme un arbre dont on a sévèrement taillé les branches. Je comprends mieux ceux qui, autour de moi, sont si attachés au pays natal, à la maison de famille, toutes choses qui sont riches de souvenir et permettent, d'un seul coup d'œil, de revivre et d'assumer toute leur histoire. Tout cela fait partie de leur corps. J'en mesure aujourd'hui l'importance. Mais même les arbres ébranchés sont stimulés et poussent des bourgeons prometteurs. Je savais, dans la foi, que l'arrachement au Tchad serait pour moi une chance, une opportunité pour faire du neuf, et nouer des relations renouvelées, marquées par plus d'exigences, de vérité, de profondeur, et, je l'espère, d'humilité ».* Mgr Charles Vandame

*Je connais des bateaux... qui reviennent au port  
Labourés de partout mais plus graves et plus forts...  
Parce qu'ils ont le cœur à taille d'océan.* Mannick

*« La fin de quelque chose est toujours le commencement d'autre chose ».* Proverbe chinois.

Nous terminons une étape de notre vie qui a coïncidé pour la majorité avec la période de la maturité, de plus grande activité, de plus grande générativité, selon la terminologie d'Erikson (désir de fonder et de guider les nouvelles générations). Notre vie en mission s'est donc déroulée pendant cette tranche de notre vie, nous avons « produit », « engendré », guidé, formé, accompagné, nous avons été aux côtés de ceux et celles à qui nous avons été envoyés.

Et cette étape terminée, nous entrons dans la dernière étape du développement selon Erickson, celle de la réflexion qui permet le retour sur les événements d'une vie.

*« Dieu nous a donné la mémoire afin que nous ayons des roses en décembre ».* (James Barrie) Des roses en décembre... Le temps du souvenir commence, mais pas celui d'un souvenir nostalgique dans lequel se complaire. Nous sommes invités à nous ouvrir à l'Esprit, qui "nous rappellera tout ce que [je], dit Jésus, vous ai dit." Donc un souvenir pour continuer à aller de l'avant. Des roses en décembre, autrement dit les fruits (les fleurs !) de tout ce que nous avons engrangé au long de notre vie. Des fruits à continuer à partager... Nous sommes invités à cultiver les roses, ou les hibiscus, ou les orchidées accumulés dans notre expérience, tout ce que nous avons connu et vécu de bon, à en prendre soin, à les partager.

La fin de quelque chose est toujours le commencement d'autre chose.

*« Voici que je fais une chose nouvelle : elle germe déjà, ne la voyez-vous pas ? »* (Is. 43, 19). Il est parfois difficile de voir clairement ce qui germe, ce qui commence, et on avance souvent vers l'inconnu, un peu à tâtons. Cela demande de la disponibilité pour reconnaître et proposer ses dons, ses possibilités, son temps, au service du bien commun. Se disposer à la nouveauté, à la surprise, avec enthousiasme. Quelque chose commence...

Nous revenons vers la Bible, et regarder maintenant le retour de Jésus. Parti du Père, il revient vers le Père. Dans les gestes et les attitudes de Jésus au moment de ce retour vers le Père, nous pouvons trouver une inspiration pour notre propre retour. Il nous montre comment vivre cette nouvelle étape. Nous revenons nous aussi, avec toute notre expérience de la mission, le cœur rempli de noms et d'expériences, rempli de souvenirs. Nos repères ont changé, notre paysage personnel, nos sentiments, notre place et notre orientation dans la vie, et nous pouvons entrer dans le temps de la relecture.

*Jn 13, 3-5 Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu, se lève de table, dépose son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ; puis il verse de l'eau dans un bassin. Alors il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture.*



À cet instant, nous pourrions dire que Jésus abandonne son rôle pour en prendre un autre, se dépouille, se penche, s'incline, descend à un autre niveau, et lave les pieds en silence... des attitudes de Jésus dans lesquelles nous pouvons trouver le programme d'un retour heureux, d'un retour à la manière de Jésus, d'un retour qui comble notre vie.

Dans la perspective de ce passage évangélique, le retour impliquerait pour nous :

- De nous lever de table
- Déposer notre vêtement
- Prendre un linge
- Nous incliner
- Descendre à un autre niveau
- Verser de l'eau dans un bassin
- Laver en silence les pieds de nos frères...

Des gestes dont nous savons bien qu'ils ne s'improvisent pas. Chacun d'entre eux est le fruit de toute une vie.

Cette nouvelle expérience, celle du retour à la suite de Jésus retournant vers le Père, nous invite tout d'abord à contempler le contenu de ce que nous avons vécu, à identifier ce qui a une valeur pour notre "nouvelle" vie. Nous arrêter pour découvrir ce qui est réellement important pour nous. Ce que nous avons à partager avec notre monde. Nous sommes ainsi invités à prendre notre place dans un mouvement collectif qui a peut-être commencé sans nous et qui continuera sans nous, à participer, à construire ensemble. Probablement dans ce mouvement collectif nous aurons une place normale, nous ne serons pas leaders comme nous avons pu l'être dans nos différents lieux de mission, nous aurons à répondre à la question de Joan Chittister : *Qu'est-ce que je suis quand je ne suis rien d'autre que moi ?*

Suivant les gestes de Jésus, le retour à sa suite

- ✓ Nous déplace, nous fait « lever de table »

*..." comme quand je suis allé à la Trappe, et comme plus tard quand je suis arrivé à Beni Abbès et Tamanrasset -dans le désert – ce que j'ai fait à Nazareth, en obéissant à cet appel, a été de m'enfermer dans une chambre. Et je me demandais : n'est-il pas étrange que j'ai dû venir de*

*si loin juste pour m'enfermer dans une chambre, juste pour connaître un Dieu différent de celui que je rencontre dans la chambre de mon pays ?*

*Dieu change selon la chambre où on le cherche : l'Évangile s'entend autrement selon l'endroit où on le lit : il ne résonne pas de la même manière qu'en Algérie ou au Maroc.*

*Mais Dieu -celui que je connais- n'est pas une chambre, il est à l'air libre ; et nous ne pouvons donc le trouver que dans les déplacements d'une pièce à une autre.*

*Dans les chambres nous méditons sur le Dieu des déplacements ; et pendant que nous nous déplaçons nous ne méditons sur rien, car nous sommes ballottés par le Dieu qui nous parle dans les événements. (Pablo d'Ors)*

Nous vivons un nouveau déplacement, nous entrons dans une nouvelle pièce, nous pouvons nous interroger : comment est-ce que je lis l'Évangile dans cette pièce appelée « retour » ? C'est un peu revenir « à Nazareth où il avait grandi », notre Nazareth, revenir aux racines de notre être et ré-entendre le message d'envoi.

Et puisque Dieu change selon la chambre où on le cherche, nous avons ici un rôle de témoin : nous pouvons, dans nos communautés (la communauté où nous vivons, la famille, les paroisses, les multiples communautés auxquelles nous appartenons) être témoins d'une autre manière de dire Dieu, de vivre la foi. Nous sommes porteurs de l'universalité de l'Église, et nous pouvons aider à ranimer l'espoir de ceux qui se disent que la foi disparaît. Il n'y a pas que la France ! L'Église vit ailleurs et autrement, et nous pouvons – nous devons – partager l'expérience que nous en avons. Nous avons connu d'autres manières de s'organiser en Église, parlons-en.

✓ Nous transforme, nous déposons notre vêtement. Le vêtement, c'est notre vie en mission, la personne que nous étions, les activités et relations que nous avions... Qu'est-ce qui change ? Cela peut être la conception du temps, les relations, la communication, la place que nous occupions dans les différents groupes, le langage. Nous avons appris qu'il y a un langage qui va au-delà de la géographie, de la présence physique, que nous pouvons appeler compassion, empathie, intuition, contemplation, communion... Le silence peut

nous permettre de tout intégrer, non pas un silence vide, mais le silence de ceux qui ont beaucoup à dire. Nous sommes appelés à proposer le silence, comme présence médicinale et réconfortante pour le monde (A. Grün). Le silence et le temps, puisque nous avons en général vécu dans des cultures qui ont un autre rapport au temps, où l'on prend le temps pour être avec les autres. Nous sommes témoins – nous devons l'être – de l'importance du temps « perdu » pour les autres, de l'importance de l'être avec. Nous sommes témoins de la patience et de la résilience de tant de nos contemporains dans des situations bien plus difficiles que les conditions que nous avons ici. Hier nous disions que notre départ nous avait appris à relativiser. Nous sommes appelés ici, dans la nouvelle situation qui est la nôtre, à montrer que beaucoup peut être relativisé.

En arrivant en mission nous avons dû aussi déposer notre vêtement, apprendre ce que c'est que de vivre dans une autre culture. Nous avons été étrangers, migrants. En ce moment où la question des migrants est une question difficile pour beaucoup ici, nous pouvons être témoin de l'accueil, témoin qui aide ces étrangers que nous avons été à apprendre à vivre dans cette culture qui a du mal à les accueillir.

- ✓ Nous propose de découvrir du neuf « prendre un linge » Nous déposons notre vêtement, mais c'est pour prendre un linge.

*« Dans tous les appels de la vie,  
Le cœur doit être prêt  
À dire au revoir et à recommencer,  
À accepter avec audace et sans angoisses  
Les nouveaux engagements envers les autres.  
Tout commencement a son propre charme  
Qui nous protège et nous aide dans la vie ».*  
Hermann Hesse

Chacun aura à découvrir quel est ce linge dans sa vie. Erich Fromm compare notre mission dans la vie à une naissance. Selon lui, notre mission est d'arriver à naître totalement. Nous sommes toujours en processus de construction de nous-mêmes. Nous commençons en naissant. Tout au long de notre vie nous continuons à naître par des étapes successives jusqu'à ce que notre naissance soit complète. (Grün).

On entre dans un nouveau discipulat, où le dépouillement de beaucoup de choses et de personnes – et l'âge nous dépouille aussi – peut nous faire découvrir « la transcendance de l'ego » qui nous donne la capacité de nous réjouir du plaisir des autres, de nous intéresser à des événements qui ne sont pas directement liés à nos intérêts propres, de nous engager, même si nous ne le verrons pas, dans le monde de demain.

Nous pouvons être des sages-femmes, des accoucheurs du monde de demain, par le témoignage de la conversion culturelle à laquelle l'Évangile appelle aussi notre société. Nous avons vu vivre l'Évangile dans d'autres cultures, dans d'autres sociétés, avec d'autres moyens, souvent plus réduits. Nous pouvons dire et vivre que l'on peut faire autrement, vivre autrement, plus pauvrement, plus solidairement, plus en harmonie avec l'univers.

- ✓ Est un temps d'apprentissage, « verser de l'eau dans un bassin ». Parce qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre. *« Quand un haut dignitaire du Vatican interrogea Jean XXIII sur son intérêt pour apprendre l'allemand à son âge, il lui répondit avec un sourire malicieux : entre autres choses, j'ai hérité aussi des canaris de mon prédécesseur. Mais aussi bien lui que sr Pasqualina qui s'en occupait, ne leur parlait qu'en allemand. Et donc je n'ai pas d'autre solution que d'apprendre l'allemand pour que nous puissions nous comprendre ».* Apprendre des choses différentes, certaines parce que la vie nous y obligera, comme nous accepter nous-mêmes et nous réconcilier avec l'histoire de notre vie, apprendre à nous libérer de nous-mêmes et des rôles que nous avons eus au long de notre vie, apprendre à nous retirer à temps pour laisser la place à d'autres. Apprendre à utiliser un smartphone ! Et aussi au niveau intellectuel, pour pouvoir aider d'autres personnes.
  
- ✓ Nous donne de nouvelles tâches à accomplir en continuant à donner du fruit « laver les pieds dans notre monde ». Nous pouvons
  - Accepter la responsabilité de collaborer à ce que le monde soit plus humain, en continuant à nous sentir responsables des autres, en nous demandant où l'on peut avoir besoin de notre responsabilité.

- Jeter des ponts entre les générations et dans les situations de conflits (un certain nombre de personnes déjà mûres exercent des médiations dans les conflits). Nous pouvons transmettre une liberté plus grande, la sérénité, l'équilibre, attirer l'attention vers l'essentiel. Essayer de transmettre la paix et la confiance. Être témoins de valeurs qui ont compté dans notre vie. Nous avons vécu dans des cultures où les anciens sont valorisés, montrons-le.
- Prendre soin des autres, en partageant tout ce que nous avons reçu : notre temps, nos aptitudes, nos connaissances, avec ceux qui en ont besoin. La France est un des pays où il y a le plus de bénévoles, nous trouverons un domaine où nous investir.

Que Jesus, modèle pour tous et pour toutes les étapes de la vie, nous fasse entrer dans son jardin, nous apprenne à nous lever de table, à déposer notre vêtement, à mettre le linge et, avec l'eau que nous aurons puisée, à laver en silence les pieds de beaucoup de nos frères...

*Annie Josse  
Novembre 2017*